

le ciel soit loué, je puis encore vous serrer sur mon cœur ! Mais Urbain, où est-il ?... Vous ne répondez pas ? Hélas, hélas ! mon pauvre enfant !

—Soyez calme, ma chère Anne, dit le fermier en la ramenant dans la maison. L'affaire n'est pas si grave que vous le pensez. Nous devons en attendre le résultat avec confiance. Vous voyez bien que je ne perd pas courage ; au contraire, j'espère que cette triste aventure aura une heureuse fin.

Le père Couterman ne disait pas la vérité. Il dissimulait ses propres angoisses pour consoler sa femme. Cela se voyait assez sur sa figure blémie, car il fermait souvent les yeux pour comprimer ses larmes, et ses joues et ses lèvres tremblaient convulsivement.

Il fit asseoir sa femme, s'assit à côté d'elle, lui prit la main, et lui dit d'un ton très calme en apparence.

—Allons, prenez courage, Anne. Soyez sûre que vous n'avez par lieu de craindre. Nous avons défendu notre vie menacée ; la loi donne à chacun ce droit-là. Naturellement ce malheureux événement doit être examiné par le drossart, pour que le tribunal des échevins puisse juger en connaissance de cause. Mais alors Urbain sera certainement libre ; et qui pourra nous faire honte de ce que, attaqués pendant la nuit, nous nous soyons défendus contre ceux qui voulaient nous assassiner ?

—Ils voulaient vous assassiner, ô ciel ! balbutia la femme dont l'angoisse s'était un peu dissipée.

—Blaise ne vous a-t-il pas tout raconté ? demanda le fermier.

—Blaise, Blaise n'est pas rentré ? répondit la servante.

—Pas rentré ? Blaise n'est pas rentré ! répéta le fermier avec un véritable effroi. Est-il possible ! Ah ! le pauvre garçon !

—Que voulez-vous dire, maître ? demanda la servante, lui serait-il arrivé malheur ?

—Je n'en sais rien, répondit Thomas tout pensif. Il a reçu, dans l'attaque de nos ennemis, un rude coup, et il a poussé un cri affreux. Et il n'est pas rentré ? Je n'ose pas dire ce que je pense.

La servante se mit à sangloter tout haut. Depuis de longues années Blaise était son compagnon ; il avait un si bon cœur et il était si serviable pour elle, que par la force de l'habitude elle le considérait comme un frère. Elle comprenait bien ce que craignait le fermier, et déplorait le sort du malheureux Blaise.

La femme Couterman n'avait guère pris garde à cet incident. Elle pleurait ; se lamentait et n'écoutait même plus les consolations que lui

prodiguait son mari et la boutiquière. Elle ne songeait qu'à son fils. Elle le voyait assis dans un sombre cachot, sur une botte de paille ; elle le voyait fondre en larmes, elle l'entendait soupirer et se plaindre, et répéter le nom de sa mère.

Tout à coup elle se leva et se dirigea vers la porte, pour aller, disait-elle, voir son pauvre enfant. Mais son mari la fit rasseoir, et lui affirma que sa démarche serait inutile, puisqu'il était sévèrement défendu de laisser entrer qui que ce fût dans la prison.

Le fermier recommença ses explications, et réussit du moins à calmer un peu sa femme. Elle cessa de sangloter tout haut, et se contenta de pleurer en silence. Le pauvre homme avait aussi le cœur bien gros, et il eût voulu se soulager en pleurant avec elle ; mais il fallait qu'il se contint pour la rassurer.

Tout à coup Cécile Roosens parut à la porte avec son père. Ils entrèrent et regardèrent tout le monde avec stupeur.

—Quoi ? Qu'est-il arrivé ? Où est Urbain ? demanda la jeune fille, frémissant d'inquiétude.

Leur arrivée inattendue, à pareille heure, avait tellement surpris les Couterman que personne ne répondit.

—Un petit paysan de Beersel est venu ce matin, au point du jour, à la ferme de mon oncle, dit-elle. Il a raconté qu'il y a eu, dans les ténèbres, un terrible combat entre Urbain et Mare, et même il a dit que Mare a été blessé, grièvement blessé par Urbain. Le petit paysan s'était sauvé de la bataille... Ah ! parlez donc, où est Urbain ?

Elle sauta au cou de la fermière et répéta les larmes aux yeux :

—Parlez ! votre silence m'effraie. Ma mère, dissipez mon inquiétude, où est-il ? où est-il ?

Nous sommes bien malheureux ! soupira la mère Couterman en serrant convulsivement la jeune fille contre sa poitrine. Mare est mort ; Urbain est en prison, sous le château.

Cette nouvelle frappa Cécile comme un coup de foudre. Elle se mit à pousser des plaintes amères, et comme l'épanchement de sa douleur donnait un nouvel aliment à celle de la fermière, les deux femmes se mirent à remplir la maison de gémissements qui arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Enfin, épuisées, elles se laissèrent tomber sur un banc, pleurant et sanglotant dans le sein l'une de l'autre.

(La suite au prochain numéro.)